LORSQUE LA PUISSANCE ÉMOTIVE DOMINE LA TAILLE

JONATHAN F. VANCE

Jonathan F. Vance, originaire de Waterdown en Ontario, est un professeur distingué et titulaire de la chaire JB Smallman en histoire à l'Université de Western Ontario, où il enseigne l'histoire militaire, l'histoire du Canada et la mémoire sociale. Il est l'auteur de nombreux livres et articles. Ses écrits les plus récents sont : *Unlikely Soldiers: How Two Canadians Fought the Secret War Against Nazi Occupation* (2008), *A history of Canadian Culture* (2009) et *Maple Leaf Empire: Canada, Britain and Two World Wars* (2011).

Dans la petite ville de Chesley, en Ontario, se trouve un tout petit monument commémoratif de guerre. Il représente un enfant scrutant attentivement une demi-coquille de pétoncle, probablement à la recherche de quelque chose ou peut-être juste en train de sentir la texture de la coquille sous ses doigts. Sur le socle sous l'enfant se trouve l'inscription [traduction]« Pour les garçons de la Geneva Church School qui ont combattu durant la Grande Guerre de 1914 – 1918. »

Ce mémorial est l'un des plus petits et des plus modestes du Canada, mais sa puissance émotionnelle est considérable. Le monument semble si incongru, même déroutant, sauf si l'on est familier avec l'iconographie chrétienne. Ce type de coquille, qui est associée à St Jacques le Grand et aux pèlerinages de fidèles vers Saint-Jacques-de-Compostelle en Espagne, se trouvait souvent dans les poches des pèlerins qui la portait sur eux comme emblème de leur piété et de leur dévotion, un symbole tout à fait approprié pour un monument commémorant la Grande Guerre. Mais rares sont ceux qui se promènent avec un dictionnaire sur le symbolisme religieux sous la main. Le commun des mortels est plutôt frappé par l'association paradoxale de l'enfance, symbolisée par le jeune garçon et la dédicace, et la guerre ; si l'on nous demande d'énumérer différents symboles qui pourraient convenir à un mémorial de guerre, il est peu probable qu'un enfant nous vienne à l'esprit. Mais c'est dans ce paradoxe que réside la force évocatrice de ce monument : on ne peut pas s'empêcher d'imaginer les petits garçons qui ont grandi à la Geneva Church School et qui ont dû éventuellement traverser l'océan pour se joindre à l'effort de guerre, certains d'entre eux ne revenant jamais.

Cependant, c'est la taille du monument qui est sa caractéristique la plus frappante. Celui-ci ne mesure

pas plus d'un pied de haut à son point le plus élevé. Son inscription se trouve souvent cachée par l'herbe haute, et lorsque la neige couvre Chesley durant l'hiver, le monument disparaît complètement. La taille de ce monument nous amène à nous poser la question suivante : lorsque nous voulons commémorer la guerre, est-ce que la taille d'un monument est importante ?

Les Canadiens sont programmés de façon presque innée à valoriser l'immensité. C'est peut-être notre désir d'imiter l'immensité du pays qui nous pousse à parsemer le paysage avec des reproductions géantes d'objets du quotidien : le grand nickel à Sudbury, la *pysanka* géante (œuf de Pâques ukrainien) à Vegreville, en Alberta, la plus grande hache du monde à Nackiwac, au Nouveau-Brunswick, l'énorme violon à Sydney, en Nouvelle-Écosse.

Il n'est donc pas très surprenant que lors des discussions à propos de l'érection d'un mémorial vers la fin de la Première Guerre mondiale, certaines personnes influentes ont beaucoup insisté sur la taille. Une corrélation implicite était faite entre la taille d'un monument et l'importance accordée à un événement ; la taille représentait en quelque sorte l'étendue de notre engagement ou le poids de nos disparus.

Bien entendu, cette association a été également faite par Sir Sam Hughes, ministre de la Milice et de la Défense du Canada, durant les premières années de la Première Guerre mondiale. Il avait proposé un programme par lequel le fédéral donnerait à toutes les communautés un monument commémoratif identique — identique, exception faite de sa taille. En effet, les communautés qui avaient envoyé une portion plus importante de leurs jeunes hommes à la guerre recevraient des monuments plus grands, tandis que les communautés avec un taux de participation plus faible allaient subir l'éternelle humiliation d'un petit monument. Hughes considérait cette initiative comme un exercice visant à stimuler l'engagement civique ; les communautés qui avaient répondu avec enthousiasme à l'appel aux armes devraient être en mesure de se vanter à ce sujet à l'aide de leurs monuments commémoratifs de guerre. Mais il aimait également le fait que cet exercice était un précieux outil d'humiliation publique ; si une ville avait manqué à ses obligations envers le pays et l'Empire britannique, chaque visiteur allait en être conscient en un simple coup d'œil.

Une telle emphase éhontée sur la taille comme critère n'était pas habituelle, mais elle était rarement absente de la conception et de la construction de grands projets. Le Monument commémoratif de guerre à Ottawa est passé par un processus d'expansion ; le créateur Sidney Mars avait décidé en 1933 d'agrandir l'arc et le socle sur lequel le monument est installé pour le rendre plus imposant — et afin qu'il soit assez large pour accueillir la pièce d'artillerie qui devait passer à travers. Mais un plus grand socle exigeait l'ajout de personnages supplémentaires afin de maintenir une continuité dans le mouvement de la composition du monument, et afin de répondre aux demandes que plusieurs unités soient représentées. Ceci a ainsi nécessité que le socle soit élargi encore plus et que des marches soient construites. L'idée implicite derrière l'ensemble de ce travail de révision, qui a nécessité plusieurs années et qui a probablement écourté la vie de March, était que la version originale du monument n'était tout simplement pas assez imposante.

Le Mémorial de Vimy dans le nord de la France,

qui est construit sur le site du célèbre assaut du Corps canadien en avril 1917, n'avait pas été très critiqué au moment de son inauguration en 1936. Des inquiétudes avaient été soulevées au sujet des retards dans sa construction, mais sa taille imposante était considérée comme appropriée par tous. Tant la topographie locale du lieu que l'importance de l'événement semblaient nécessiter l'érection d'une structure d'une taille sans précédent. Toute critique sur la taille du monument était motivée par d'autres facteurs. Garnet Hughes, le fils de Sir Sam, avait qualifié le monument de [traduction]« une autre de ces monstruosités avec des marches et des rampes » et il avait avoué qu'il aurait aimé avoir reçu le contrat de sa construction. Mais il était encore blessé par le fait de n'avoir pas pu se procurer la direction d'une des divisions sur le champ de bataille, et il était donc enclin à critiquer tout ce qui touchait au mémorial du corps d'armée.

Le projet commémoratif national *Never Forgotten*, dont l'objectif est l'érection d'une figure maternelle géante sur la côte de l'île du Cap-Breton en Nouvelle-Écosse, qui ressemble à la figure du Canada pleurant ses morts sur le mémorial de Vimy par Walter Allward, a suscité des critiques beaucoup plus féroces. Faisant vingt-quatre mètres de haut, la figure d'une femme au long voile (souvent désigné comme Mère Canada), les bras tendus vers la mer, dominerait le paysage. Ce projet a généré la colère pour de nombreuses raisons, dont sa taille qui est considérée comme beaucoup trop grande. Elizabeth May, la chef fédérale du Parti Vert, l'a qualifié de « colosse monstrueux » et le *Globe and Mail* a également remis en doute sa « taille monstrueuse ». D'autres critiques ont comparé le projet aux monuments soviétiques de l'après-Deuxième Guerre mondiale, où la taille était valorisée au-dessus de toute autre considération. Beaucoup de nouvelles médiatiques incluent un graphique, fourni par le principal intéressé du projet, montrant la taille relative d'autres monuments célèbres, dont la Statue de la Liberté et du Christ Rédempteur de Rio de Janeiro. Ce graphique semblerait être dédié aux critiques du projet et leur démontrerait que Mère Canada est loin d'être le plus grand monument dans le monde. À moins que son objectif soit de s'attirer des partisans en célébrant le fait que le Canada aura bientôt l'un des plus imposants monuments dans le monde. Mais d'une façon ou d'une autre, le message central semble clair : la taille compte.

Mais nous nous trompons en supposant que la taille d'un monument commémoratif est en corrélation directe avec l'importance que nous accordons à nos proches disparus ou à notre volonté de ne pas les oublier. Un monument immense ne garantit pas le souvenir et il n'est pas nécessairement représentatif de l'importance de la perte d'une communauté. En établissant ce lien, nous confondons la quantité avec la qualité ; nous confondons la hauteur d'un monument à la profondeur du sentiment qu'il représente.

Un mémorial de guerre est, d'un sens très concret, un substitut pour une tombe — même s'il n'est pas de la forme architecturale typique du cénotaphe, mot dérivé du terme grec qui signifie « tombeau vide ». La majorité des soldats canadiens morts en service se trouvent ensevelis sur ou près d'un champ de bataille, ou ils n'ont pas de tombe officielle du tout. Puisque la plupart des Canadiens n'ont pas de lieux où se rendre pour visiter les membres de leurs familles morts au combat, le mémorial local sert de pierre tombale pour chacun des morts qu'il représente. À cet égard, est-ce que

la profondeur des sentiments pour un être cher peut être jugée à la lumière de la taille de la pierre tombale choisie ? Une pierre tombale jugée être de taille convenable semble garantir la profondeur et l'authenticité de l'amour ressenti par la famille pour le défunt ; une pierre tombale de dimension plus modeste témoigne d'un amour moins profond. « S'ils ont vraiment aimé grand-mère, » nous pourrions penser, « ils n'auraient jamais choisi une si petite pierre tombale. »

Les comités responsables des monuments commémoratifs pour les deux guerres mondiales se sont rendu compte de l'absurdité d'un tel raisonnement ; ils ont rejeté l'idée de Sam Hughes parce qu'ils savaient qu'une communauté allait être jugée non pas par la taille de son mémorial, mais par la puissance émotionnelle de celui-ci. En lisant les délibérations de dizaines de ces comités, on ne peut être que frappé par la façon dont la taille n'est que rarement prise en considération. Le lieu, la conception, l'inscription, oui — mais la taille, presque jamais. Un petit cairn, un obélisque modeste ou un gamin jouant avec une coquille sont aussi porteurs de sens que le plus grandiose des arcs ou la figure la plus imposante. C'est une leçon que les futurs membres des comités commémoratifs devraient bien prendre à cœur.